

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La demoiselle en blanc Édition 2011

Dominick Parenteau-Lebeuf

Volume 52, Number 3 (291), April 2011

Ruptures et filiations : dix années de Jamais Lu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64059ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parenteau-Lebeuf, D. (2011). La demoiselle en blanc : édition 2011. *Liberté*, 52(3), 126–137.

LA DEMOISELLE EN BLANC

Édition 2011

Demoiselle

Combien de temps peut-on légitimement partir en vacances ?

Quand cela devient-il louche pour ceux qui restent ?

Quand cela vire-t-il au déraisonnable ?

À l'insupportable ?

Les vacances ont-elles une durée maximale

au-delà de laquelle elles prennent un autre nom ?

Si oui, quelle est cette durée ?

Trois mois ? Six mois ? Une année ?

Si oui, quel est ce nom ?

Fuite ? Exil ? Abandon ?

Au printemps 1933,

je n'envisage pas encore ces options,

mais je commence à trouver le temps long.

Plus rien ne se passe dans la chambre noire.

La porte fermée, on dirait que le monde s'est arrêté.

Pourtant, dans les rues, je l'entends :

il grouille, il gronde, s'agite, retentit.

C'est ce qui m'aide à marquer les jours.
Le silence, lui, m'aide à compter les nuits.

Début juin, trois mois après ton départ,
je réalise que je viens de passer neuf mois dans la chambre noire.
J'en ai assez.

J'étouffe.

J'ai besoin d'air.

Il faut que je sorte d'ici.

Il faut que je voie Berlin !

Au loin, une cloche sonne douze coups.

Ceux de midi ? Ceux de minuit ?

Je tends l'oreille.

Dur à dire.

À cette heure,

soit la ville dîne, soit la ville dort.

Et toujours dans un silence relatif.

Das ist mir egal ! J'en ai marre ! Je sors !

Chada décide de venir avec moi.

À deux, ce sera moins dangereux.

À trois, on y va : un, deux, trois !

On s'élançe sous la porte,

on glisse sur le parquet verni,

on atterrit dans le corridor.

Aaaaaaah !

Le soleil de midi nous éblouit !

Je laisse tomber ma robe de nuit,

mets mes mains devant mes yeux.

À travers mes doigts, j'entraperçois de hautes fenêtres

par lesquelles entre à flots la lumière brûlante et dévastatrice !

Noooooon !

Je ne veux pas estomper mes émotions

— rendre ma surprise et ma colère moins vives —

et encore moins émousser mes contrastes

— voir mon blanc virer au jaune et mon noir au gris !

Je dois me préserver pour ton retour !

Chada, lui, se découvre un amour pour le soleil.

Il ronronne, tourne autour de moi, fait le dos rond.

Un peu plus et il voudrait que je le flatte !

« Tu ne vois pas que j'ai les mains occupées ?
Va faire ta ronde et rapporte-moi ce que tu vois. »
Alors que je retourne dans mon antre sombre,
je l'entends bondir et disparaître dans la maison.
À partir de maintenant, je serai un animal nocturne.

En juin, les journées sont longues, très longues.
Je dois attendre patiemment la nuit.
Pour cette première sortie, je me fie à Chada,
à son retour qui m'annoncera l'obscurité
ou, à tout le moins, la tombée du jour.
Mais, dans l'extase de la découverte,
Chada ne rentre pas.
Il me fait poireauter, l'animal !
Une semaine complète !
Quand il finit par se pointer les moustaches,
j'ai les jointures blanches de colère.
J'ai le goût de le déchirer en mille pièces.
« Tu crois que j'en ai pas assez d'attendre ?
Pour qui tu te prends ? Pour lui ?
Si tu me refais le coup, je te déchiquette ! »
Chada me tire la langue et lâche un pet.
C'est un chat dadaïste : il se fout de tout.
« Alors, qu'est-ce que t'as découvert, mistigri ? »
Il me fait signe de le suivre.
J'hésite. Quelle heure est-il ?
« Trois heures du mat'. Sors sans crainte, P'tite Miss. »
Je m'élançe sous la porte à sa suite,
glisse sur le parquet verni,
atterris dans le corridor.
Les hautes fenêtres m'offrent le spectacle de la nuit.
Pleine lune, étoiles et comètes sur la ville endormie.
Ce doit être l'émotion, j'ai le souffle court.
J'avance à petits pas pressés d'angoisse.
Je m'accroche aux bords des fenêtres pour retrouver ma
respiration.
De là, j'ai une vue en plongée sur le jardin à l'arrière de la maison.
Il est en pleine floraison.
Protégé par une enceinte de pierres,

on dirait un petit pré où hautes herbes et fleurs des champs
se côtoient.

Tout ça ondoie sous le clair de lune.

Idyllique.

Tout cheval voudrait y brouter.

Tout homme s'y reposer.

Tout artiste y créer.

Tout amant y cueillir un bouquet pour sa maîtresse.

Comment peux-tu ne pas revenir avant la fin de l'été?

J'aime ce que ce jardin me dit.

« Il n'y a plus rien à voir ici », miaule Chada.

Et il m'entraîne en courant vers le rez-de-chaussée.

Là, on visite la cuisine qui donne sur le jardin,
le séjour à l'avant où tous les rideaux sont tirés,
le bureau où, je le découvre, tu écris et peins.

Tout est là, encore en plan, très vivant

— chevalet, toiles, peinture, pinceaux,
feuilles volantes couvertes d'une drôle d'écriture
qu'il me semble reconnaître.

Pourquoi? Je l'ignore. J'y reviendrai.

Je passe à autre chose.

J'ai le cœur assez léger pour faire un peu de ménage,
pour souffler sur la pellicule de poussière
qui s'est déposée partout depuis ton départ.

Cette virée nocturne est un puissant anxiolytique.

On remonte à l'étage.

Chada a gardé le meilleur pour la fin.

L'observatoire, qu'il l'appelle.

C'est là qu'il a passé le plus clair de sa semaine.

« Tu voulais voir Berlin, fillette? Tu vas être servie! »

C'est ce qu'il me promet,

alors qu'on glisse devant votre chambre, à Vera et à toi.

Des vêtements d'homme traînent dans les tiroirs ouverts...

Une nuisette a été oubliée sur l'oreiller...

28 000 fois plus sexy que ma robe de nuit...

Le lit est défait...

D'autres signes de ton retour prochain...

Chada m'appelle dans la pièce suivante.

Je m'arrache à l'odeur de ta chambre pour me rendre dans...

la salle de bain.
C'est une pièce aveugle, non ?
Comme la chambre noire.
Qu'est-ce qu'on fait ici ?
Chada saute sur la cuvette, bondit sur le lavabo,
puis grimpe sur le réservoir au-dessus de la toilette.
Une fois là-haut, il me fait signe de la patte.
« Viens me rejoindre, P'tite Miss. »
Je t'épargne les détails de mon escalade.
Je deviendrai pro au fil des ans,
mais, pour l'instant, c'est du cirque.
Il faut m'avoir vue me balancer à la chaîne des toilettes
puis pirouetter vers le haut pour mesurer le ridicule...
La vue au sommet du réservoir vaut toutes les virevoltes
du monde.
Berlin se dévoile à nous par une lucarne ovale dissimulée de tous.
Cette pièce est sombre, mais n'est pas aveugle, au contraire :
elle braque son gros œil sur l'extérieur !
À travers sa vitre sale, j'apprends que notre maison est située
à l'angle de la Novemberstrasse et d'une place marchande
où règne une activité fébrile :
c'est le terminus d'une toute nouvelle ligne de trolleybus.
Des tas de gens y montent et y descendent !
Les rideaux tirés du séjour nous avaient caché tout ça !
Je jubile, je vibre, je me tortille de joie !
D'ici, je pourrai tout voir venir !
Peut-être même te voir descendre d'un trolleybus,
seul, sans valise ni Vera, enfin débarrassé d'elle,
fixant aussitôt la lucarne, me sachant sentinelle...
Dans les circonstances, je rebaptise l'observatoire « le soupirail ».

Au fil des semaines,
je finis par savoir l'heure rien qu'en tendant l'oreille.
L'horaire des trolleybus me sert de repère.
Moins leurs petites cloches sonnent,
plus mon heure de sortie approche.
Chada me fait des rapports diurnes
et m'indique quand tombe la nuit,
mais son inconstance me rend folle.

Tantôt, il dort toute la journée,
tantôt, il disparaît des jours durant.
Comme tout chat qui se respecte,
il n'a pas le gène de l'obéissance.
J'abandonne et me fie à moi-même.
Ce que je préfère, c'est de le retrouver par hasard, sur le réservoir
de la toilette.

Alors, nez et museau contre le soupirail,
on regarde ensemble « les actualités du soir ».
C'est comme ça qu'on appelle « ce qui se passe dehors ».
Début septembre,
alors que tes vacances s'étirent outrageusement
et que commencent à germer en moi l'angoisse et le doute,
les actualités se mettent de la partie pour semer l'émoi.
Des colonnes de partisans nazis
paradent dans la rue,
se rassemblent sur la place,
distribuent des tracts.
Les jeunes hommes vont en tête,
qui brandissent des étendards à croix gammée,
suivis des femmes puis des enfants.
Ces chères têtes blondes et leurs parents
scandent des slogans hitlériens.
Au début, je ne vois pas les chérubins
car, quand je m'installe au soupirail,
ils sont couchés depuis longtemps,
mais, dans un de ses rapports,
Chada me dit que c'est horrible,
ces petits anges qui crient à la haine,
et que son échine se hérisse à la pensée que
leurs endoctrineurs vont quelques pas devant.

Octobre, novembre, les journées raccourcissent,
mais le temps me semble de plus en plus long.
Qu'est-ce qui te retient aux Baléares ?
Qu'est-ce qu'elles ont de plus que moi, ces îles ?
Je passe des heures dans la chambre noire
à me ronger les ongles, à tourner en rond.
Reviens avant que ça ne tourne mal ! Reviens !

En décembre, il fait noir à la sortie des classes.
Les écoliers descendent au terminus où leurs parents les attendent.

De la place partent des marches aux flambeaux.
Les rouges de Noël et du nazisme s'entremêlent.
Cantiques antisémites ou slogans de la nativité,
on ne sait plus ce qu'on entend, tout se confond.
Les voix de l'Allemagne donnent la chair de poule.
Je ne veux pas voir ce que ces voix commandent.

Je m'enferme dans ma chambre noire
et je regarde des photos de l'île de Sylt.
Je m'accroche à la beauté lisse des galets,
aux courbes rêveuses des dunes,
à la douceur de l'écume de la mer Baltique.
Cette beauté marine me paraît soudain si lointaine...
Je ferme les paupières...

... et replonge dans les instants précédant ma naissance.
Retrouverai-je jamais cette insouciance? Cet élan? Ce désir?
Alors que s'achève la 33^e année du 20^e siècle,
je sens que sous mes pieds s'ouvrent les Enfers.
La beauté est loin derrière.
Et toi, très loin devant.
Quand nous reverrons-nous?

Dans combien de temps pourra-t-on s'appeler Mankiewitz dans
ce pays,
sans craindre pour sa vie?

Autant l'ai-je exterminée des jours durant,
autant je refuse que d'autres le fassent.
Restez aux Baléares, Vera et toi.
On se retrouvera de l'autre côté des Ténèbres.
Promets-le-moi... promets-le-moi...

1^{er} janvier 1934, je monte au soupirail,
que je rebaptise dans les circonstances « égôsirail ».
Je cesse de t'appeler de tous mes vœux pour hurler aux Juifs,
aux homosexuels,
aux Tziganes,
aux handicapés mentaux,
et à tout citoyen allemand encore sensé :

Fuyez! Fuyez! Le grand décompte est commencé!
Dans 2069 nuits, votre voisin deviendra votre ennemi!

Nouvel An 1935.
Dans 1704 nuits, il vous dénoncera !
Nouvel An 1936.
Dans 1339 nuits, vous serez déporté !
Et regardez bien les Jeux olympiques de Berlin : ils seront d'un
noir augure !
Nouvel An 1937.
Dans 973 nuits, vous serez gazé !
Nouvel An 1938.
Dans 608 nuits, votre corps sera jeté à la fosse !
Nouvel An 1939.
Dans 243 nuits, toutes ces abjections seront légitimées !
D'année en année, mes prophéties du Nouvel An n'intéressent
personne.
Ma voix est un souffle qui se perd dans la clameur des jours.
Je me cogne la tête contre le soupirail et j'enrage.
Si ma robe de nuit avait eu sa teinte originale,
j'aurais pu m'agiter tel un drapeau blanc et peut-être avoir
un impact !
Mais comment appeler à l'harmonie quand on est l'envers de
soi-même
et qu'on a l'air de la fille de la Faucheuse plutôt que de celle de
la Paix ?
L'art, comme les jeunes filles, souvent, est impuissant.
Le 1^{er} septembre 1939,
2367 nuits après ton départ,
du fond de ma chambre noire,
j'entends la Pologne exploser.
L'armée allemande — la Wehrmacht — a commencé ses ravages.
Le 3 septembre, la France et le Royaume-Uni entrent en guerre.
Le tourbillon des nuits d'angoisse s'enclenche.
Il y en aura 2076 jusqu'à ce que Berlin capitule.
Pour l'heure, la capitale est encore loin des combats,
mais ma pellicule vibre à toutes les invasions,
les agressions, les capitulations que Berlin impose à l'Europe.
Photosensible et empathique, ma pellicule est un buvard.
Traverserai-je le temps aussi vulnérable ?
J'ai peur de ne plus te revoir, mais plus encore
de mourir du malheur des victimes,
de mourir de la cruauté des bourreaux,

car qui qu'ils soient, les autres, c'est moi !
Le 27 avril 1940, je me réveille en sueur :
Himmler vient d'ordonner la construction d'Auschwitz.
Où est-ce ? En Pologne, non ? Et la Pologne donne sur la Baltique...
Les camps de la mort sont-ils contagieux ?
Vont-ils se propager tout le long de la côte ?
L'île de Sylt se transmutera-t-elle en boucherie ?
Mes dunes deviendront-elles des charniers ?
Je marche sur mon fil à sécher comme une féroce funambule.
Londres et Berlin sont devenues des villes ennemies.
Nevi ! Nevi Morrisson ! Mourras-tu par ma faute ?
Et les Baléares, où qu'elles se trouvent,
brûleront-elles sous les soleils de mes bombes ?
Je suis inconsolable.
Je flatte compulsivement Chada, qui ronronne comme on râle.
Il n'y a plus qu'à attendre que le vent tourne,
car il doit tourner, il faut qu'il tourne, le vent tourne toujours...
Le vent finit toujours par tourner... non ?

La Demoiselle flatte Chada, alors que les années de la guerre passent.

Demoiselle

Il tourne en 1943 à Stalingrad et en 1944 en Normandie
quand les Alliés infligent d'humiliantes défaites à la Wehrmacht.
Il achève son 180 degrés
quand les Soviétiques débarquent à Berlin, le 30 avril 1945 ;
là, on peut dire que les Allemands l'ont dans la face.
Pech für ihnen! Tant pis pour eux !
Chada et moi, on reprend nos visites au soupirail, pleins d'espoir.
On regarde sauter les bombes aux actualités du soir.
Elles tombent sur Berlin comme la fiente de pigeon sur une statue.
Ça gicle et asperge de partout ! Badaboum !
Si jamais on pète nous aussi, ce sera en rigolant !
En ce moment, nos cœurs étanches ne laissent plus entrer la peur.
C'est horrible à dire, mais il y a dans ces explosions
quelque chose de beau et d'hygiénique.
Pour recouvrer sa santé, Berlin doit être bombardée.
Comme un corps cancéreux sous les rayons X.
Je n'ai plus de larmes pour les civils allemands.

Il faut ce qu'il faut pour mettre la guerre K.O.

Le 8 mai 1945 est un jour terne, sans lumière, parfait pour moi.
Je sors en sifflotant de ma pénombre
pour fêter la reddition de la Wehrmacht.
Légère et insouciante, je saute sur le bord des hautes fenêtres...
Hop!... Le spectacle que j'y vois est affligeant.
Sous la pression d'une bombe tombée à proximité,
les vitres de la cuisine ont volé en éclats...
Les fleurs sauvages du jardin ont été lacérées, étêtées...
En moi monte un très grand chagrin...

Qu'est-ce que c'est ?
J'entends des... des bottes dans l'escalier ?
Chada botté ? Non...
Qui est là ? Je tremble dans l'attente...
Toi ? Déjà ?

Hagard, dépenaillé, un ballot sous le bras,
un officier de la Wehrmacht aboutit en haut des marches.
Je retiens mon souffle.
Qu'est-ce qu'il fait là ?
Il marque une pause, puis ouvre la première porte à gauche : la
chambre noire.
Je me glisse dans l'entrebâillement avant qu'il ne referme derrière lui.

L'Officier de la Wehrmacht entre dans la chambre noire et laisse ses yeux s'habituer à la pénombre. Il constate qu'il est dans une chambre noire.

Officier de la Wehrmacht

Scheiße! Das ist ein Wunder...

L'Officier pousse le commutateur de la lumière rouge plusieurs fois de haut en bas, par réflexe. Bien sûr, il n'y a pas d'électricité. Ensuite, il se met à examiner les bouteilles de solutions chimiques, trouve du papier. Il sort un film de sa poche, le déroule et installe un négatif sous l'agrandisseur. La Demoiselle le regarde faire, bouche bée. Il se met à développer la photo.

Demoiselle

C'est un miracle, dis-tu ?
C'est toi qui es un miracle, officier !
Développe-moi ! Développe-moi aussi !
C'est qui, sur la photo ? C'est qui ?

L'Officier termine de développer la photo et la met à sécher à côté de la Demoiselle.

Demoiselle

C'est lui. C'est lui sur la photo.
Il souffle dessus pour accélérer le séchage.
Son haleine chaude me fait ondoyer...
Développe-moi ! Développe-moi aussi, je t'en prie !
Rien à faire : il est sourd à mes supplications.
Pas moyen de le déconcentrer.
De sa poche d'uniforme, il sort une carte... d'identité française ?
Qu'est-ce qu'il fout avec ça ?
Il ramasse une feuille vierge et un crayon qui traînent près
de Chada
et se met à écrire une lettre... dans un français parfait.

Officier de la Wehrmacht

Limoges, 5 février 1943
Mon fils, mon...
(Regardant le nom sur la carte.)
René.
Je t'écris une toute petite lettre en vitesse.
(Il cherche un patronyme français.)
Monsieur... ? Monsieur... ?
Monsieur... Tournelle, qui va te la remettre, m'attend dans
le jardin.
Je sais que je risque la torture et la déportation, moi aussi,
si jamais on te prend — monsieur Tournelle me l'a dit —,
alors, je t'en prie : brûle-la quand tu l'auras lue !
Ta petite sœur et ton père ont encore besoin de moi.
Mon René, ta mère est fière que tu fasses ce que tu fais.
Résiste, mon fils, résiste ! Pour ta famille, pour ta patrie !
Un jour, la France te célébrera en héros.
D'ici là, prends soin de toi, mon enfant, et surtout, reviens-moi !

Demoiselle

Il joue au résistant français, le faux cul!

Officier de la Wehrmacht

Ta maman qui t'aime. Fernande.

L'Officier laisse la lettre et prend son ballot, duquel il sort des vêtements rayés de prisonnier de camp de travail. Il les enfle, puis lance son uniforme dans un coin. Avec sa salive, il colle sa photo sèche sur la carte d'identité, froisse la lettre qu'il vient d'écrire pour lui donner du vécu, la plie et la place avec la carte dans ses vieux godillots.

Officier de la Wehrmacht

Allons, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé...

L'Officier s'enfuit en faisant claquer la porte derrière lui. On l'entend fredonner La Marseillaise, alors que ses pas s'éloignent dans l'escalier.

Demoiselle

Tout est possible. Tout...

Je veux nous inventer une nouvelle vie, moi aussi...

Après le départ de l'officier, j'ai une recrudescence de foi.